

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 25

Artikel: Une seconde pharmacie : histoire véritable
Autor: Horn
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180872>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dé Rua. Lo tzèvu étai nâi co l'eintzo, son pâi brellhivè, l'avâi prau na balla coma et n'etâi pas écortzi au garrot; mâ l'etâi tot, la bite l'irè tarâie. Lo bregand dè maquignon lo savâi prau, et l'è por cein que l'avâi retieint ci tzèvu : faillâi catzi la târa, po que l'eussè mèliu façon.

Mâ qu'è-t-e qu'arrevâ. Lo Juif et lo Fribordzâi, que s'èin allâvan, l'on à Rua, et l'autro à Bullo, po la faire, partirant einseimbllo : lo Juif avoué son tzè à l'allemanda et on galé tzèvu nâi que n'irè pas retieint, ci z'iquie; et lo Fribordzai, avoué son tzar-à-banc et son bron, — et son tzèvu retieint attatzi derrâi.

Iô, quand furant contre Mâdon, vegne on teimps dè misère, et l'irè dza âtre la né qu'on ne viâi gotta. Pllovessâi, coumeint s'on l'eussè vouedia avoué dâi seillè, et ma fâi, faille s'arretâ à Mâdon et cutzi.

Lo Fribordzai dèpllieie son bron, tandis que lo domestiquo einminè lo tzèvu tieindu et revint preindre l'autro; et petadan mon hommo seïn va medzi sa soupa et bâire na quartetta.

La leindèman matin, contre lè quatre haurè, noutron Fribordzâi sè lâivè, que l'irè grand dzo, et s'èin va à l'ètrabllio queri sè dou tzèvu, lo nâi et lo bron. Mâ ne lâi avâi qu'on gris et on bron, et lo nâi d'âu Juif.

— Tè râudjâi pirè! l'è portant on nâi que l'è mio, et chiquiè l'è gris! N'è pas ma bithie. Adon, iô que l'è?... Mâ l'irè bin iquie, tchancro.

Et tot d'on coup lâi vint dein l'idée que l'a étâ attrapâ et que lo gris dè stu matin è bin lo nâi dè hier à né; mâ seïn tant sacrefii et sacremeintâ, ie preind son bron et lo nâi dâu Juif ein deseint : Djoset! te sarâi bin fou dè preindre on gris du que l'è on nâi que l'a atchetâ, tchancro! — et ie fo lo camp avoué lo nâi et lo bron. Ma fâi, po stu iâdzo, l'è lo maquignon que fut einrossi; et l'avâi bin meretâ, câ se n'irè pas on lare, l'ire on fin Juif.

L. F.

Physiologie du municipal.

Le municipal est un être à part. La nature marque au front ceux qui doivent un jour briller à la municipalité; le peuple reconnaît ce signe et les nomme: s'il se trompe (ce qui est bien difficile), le nouveau municipal, bientôt convaincu de son insuffisance, abandonne le terrain et rentre dans la vie privée.

Ce n'est pas assez que la nature ait fondu et combiné dans son creuset toutes les grâces municipales, il faut qu'une éducation intelligente accompagne l'enfant prédestiné et féconde l'œuvre de la nature. Celle-ci, d'ailleurs, ne crée rien de parfait; à côté des plantes utiles, elle sème bon nombre de plantes parasites, pour donner à l'éducation le plaisir de les arracher.

Ainsi, j'ose affirmer que tous les hommes naissent avec un brin d'imagination, défaut si monstrueux chez le municipal, qu'on ne se rappelle pas l'y avoir jamais rencontré. Le devoir de l'éducation est d'étouffer ce germe funeste, de le détruire dès qu'il apparaît. Laissez le croître, parents négligents, et votre fils ne sera jamais municipal.

Le brin, si petit qu'il soit, se montre à chaque instant; on dirait que les enfants, pour irriter les respectables auteurs de leurs jours, se complaisent à leur faire des questions d'une niaiserie désespérante et des réponses idéales et poétiques, comme un homme positif n'en doit jamais faire. Cette malheureuse disposition, il faut la tuer de bonne heure; on y parvient, après de longs efforts, en joignant l'exemple au précepte, en surveillant avec sollicitude ces vellétés imaginatives, en ramenant sans cesse le jeune homme au sentiment de la réalité.

Nous disons le jeune homme, car, vers les 14 ou 15 ans, le brin se manifeste de nouveau; il est alors plus ferme et plus coriace que jamais; alors aussi c'est le bon moment pour le couper jusqu'à la racine, et l'on est sûr qu'il ne reparaitra plus. Domppez-moi cette intelligence par des études réalistes; attachez-la fermement à la matière (les pédants appellent cela abrutir) et votre fils aura fait un grand pas vers la municipalité.

Habitué de bonne heure à une sévère économie, il apportera cette précieuse qualité dans le maniement des deniers publics. Dès son bas âge, il a su conserver son argent; une pièce de 50 centimes, donnée le jour de sa fête, est restée intacte jusqu'à l'anniversaire suivant. Donc, le jeune homme sera municipal.

Il serait désirable aussi que, tout en respectant l'opinion d'autrui, il n'eût pas d'opinion à lui, et manquât absolument de cette vertu insensée qu'on nomme le courage civique. C'est le moyen de se maintenir aux affaires; Pierre et Paul ont les intérêts les plus opposés; on protège à la fois Pierre et Paul; la balance penche, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ainsi, l'on ne fâche personne, surtout si l'on ne craint pas, lorsque c'est indispensable, de parler et d'agir contre sa conscience.

Encore un mot avant d'en finir avec le point de vue pédagogique. Ne permettez jamais à votre élève de sortir de la route pour aller s'ébattre sur le gazon vert des prairies; ce serait une mauvaise préparation aux fonctions municipales. Elles ressemblent à des profondes ornières, creusées depuis un temps immémorial et par lesquelles toutes les voitures doivent passer, sous peine d'être culbutées. Or, comme notre voiture ne doit pas être culbutée, accoutumons le cocher à ne jamais abandonner l'ornière. C'est ainsi qu'on va sûrement, agréablement et longtemps.

J. B.

(La suite au prochain n°).

Une seconde pharmacie.

HISTOIRE VÉRITABLE

traduite de l'allemand de Horn.

Un doux soleil du mois de février de l'année 1838 pénétrait par de belles et brillantes fenêtres dans une petite pièce plus longue que large, appartenant à l'unique pharmacie de la ville de D... La maison, située sur la place du Marché, était la pharmacie du *Pélican*, et la petite chambre, la demeure du pharmacien.

Si l'on croyait que ce fût par nécessité que lui et sa digne épouse eussent choisi cette petite pièce pour demeure, on se tromperait fort, car la maison était vaste et la place n'y man-

quait pas. C'était plutôt par un sentiment de piété filiale et par suite d'une longue habitude; les parents y avaient vécu, lui-même y avait passé son enfance; *ergo* il y restait. Sa femme aimait aussi cette confortable petite chambre, parce que, depuis l'embrasement de la fenêtre où son fauteuil était placé, elle voyait non-seulement le marché, mais encore les deux rues les plus animées de la petite ville et pouvait sans peine prendre note de chaque nouvelle toilette et de tant d'autres choses de ce genre qui ont toujours de l'importance aux yeux d'une femme.

La dite chambre était tout à fait agréable; à la belle tapisserie, semée de bouquets, étaient suspendues de vieilles peintures à l'huile, qui, noircies par le temps, laissaient à peine deviner que l'une représentait une *fête des rois*, d'après l'école hollandaise, et avec toute la naïve simplicité qui caractérise cette école, tandis que sur l'autre se voyait un troupeau, au premier plan duquel ressortait un fier taureau. L'apothicaire appelait avec orgueil le premier de ces tableaux un *Mieris*, et le second un *Klomp*.

Autour de ces échantillons de l'art ancien se groupaient, magnifiquement encadrées, d'assez bonnes gravures représentant les *Adieux de Fontainebleau*, *Napoléon passant le St-Bernard*, son *Retour de l'île d'Elbe* et sa *Mort à Ste-Hélène*. Entre ces tableaux, on voyait des serpents dans des bocaux d'esprit de vin, quelques oiseaux empaillés, un cadre de papillons et quelques autres curiosités de ce genre. Audessous se trouvait un piano que, du reste, depuis longtemps aucune main n'avait touché.

Au mur opposé s'appuyait un canapé, au-dessus duquel paraissait une collection de belles pipes; un secrétaire se trouvait près de la fenêtre, dont les rideaux étaient drapés avec goût.

Telle était à peu près l'aspect de la petite pièce, qui se distinguait encore par une propreté toute hollandaise. Deux personnes complétaient le tableau: l'une était la dame de la maison, qui, comme de juste, est nommée la première, non pas tant par galanterie de la part de l'auteur (qui cependant se pique de n'en pas manquer) que parce qu'au physique comme au moral elle tenait la première place dans la maison.

M^{me} Rühle était une respectable dame de cinquante ans, qui mesurait cinq pieds sept pouces; et, en estimant son poids au-dessous de deux quintaux, on risquait fort de se tromper. Elle était bonne, curieuse, flegmatique, d'où résultait qu'elle parlait peu et lentement; mais sa volonté fait loi dans la maison, comme la chose se comprend aisément. Vêtue d'une étoffe brune et coiffée d'un joli bonnet garni de rubans roses, elle trônait auprès de la fenêtre sur son vaste fauteuil rembourré, saluant les passants d'un air gracieux et amical.

Le second personnage était M. Rühle, qui formait un contraste parfait avec sa femme: il était fort petit et sec comme un hareng, juste assez bon pour se plier aux usages de la maison, enfin pas du tout curieux; et si dans son ensemble on eût pu le comparer à quelque chose, ç'aurait été à du vif-argent.

A ce moment où nous allons faire avec elle plus ample connaissance, M^{me} Rühle était assise devant une petite table sur laquelle le café exhalait son arôme.

Elle agita vivement une sonnette dont le tintement argentin pénétra jusqu'à la pharmacie. L'apothicaire mélangea plus vivement la brune mixture, plus rapidement courut sa plume sur le papier, en tête duquel figurait un *Pélican* artistement entrelacé d'un grand R. Le papier solidement attaché à la bouteille, il enfonce le bouchon, arrondit le papier qui l'entourait et tendit le tout à une servante qui attendait, en y ajoutant un petit compliment sur la fraîcheur de ses joues; puis, avant que la jeune fille fût de l'autre côté de la porte, il était auprès de son impérieuse moitié qui déjà se disposait à saisir la sonnette pour la seconde fois. Telle était la marche habituelle de la maison.

— Me voici! Setty, s'écria-t-il en se frottant les mains. Malédiction! que l'on soit obligé d'accorder par semaine une après-midi de congé aux commis.

En disant ces mots avec volubilité, il approcha de sa chère femme une chaise sur laquelle il se hissa, attendu que la

hauteur n'en était point en harmonie avec ses petites jambes. Il avala à la hâte sa tasse de café, saisit une pipe et s'assit au secrétaire qui était ouvert et chargé d'un in-folio et de plusieurs papiers.

M^{me} Rühle ne faisait pas attention à tout cela; elle buvait son café et regardait par la fenêtre.

Quelques minutes après, l'apothicaire jeta sa plume et s'avança avec un visage radieux vers sa Setty:

— Eh bien, exclama-t-il, voici mon dernier compte fini! demain le pileur pourra les porter aux pratiques; mais quand viendra l'argent? Qui le sait? Setty, crois-moi, il n'y a pas de métier plus ingrat que celui de pharmacien; toute l'année faire crédit, rien que crédit! puis quand arrive le 31 décembre, il faut relever ses comptes, les présenter poliment et attendre avec patience qu'il plaise aux gens d'envoyer de l'argent. Ce n'est pas tout: lorsqu'ils l'envoient avec mille malédictions, il faut acquitter la note avec remerciements et envoyer un petit présent, des pastilles, des figues, du citronnat, de l'encens, du sucre d'orge, des parfums, de l'eau de rose, du benjoin, de la pommade, du taffetas d'Angleterre, de l'eau de Cologne, etc., etc.; est-ce gratis que je me procure tout cela? Malheureusement les longues factures de MM. Jopst et Wippermann prouvent le contraire, il y a de quoi perdre patience.

— Cela suffit! dit M^{me} Rühle, en regardant sa voisine, la femme de l'épicier, qui sortait justement de chez elle parée d'une pelisse neuve, pour aller prendre le café chez M^{me} la ministre.

M. Rühle redressa ses lunettes, regarda sa femme et lui dit:

— De grâce, Setty, à quoi penses-tu?

Un regard foudroyant répondit à ces mots audacieux; il disait plus que cent paroles.

L'apothicaire s'efforça de rire.

— Tu plaisantes, chérie, lui dit-il en s'adoucissant, tu sais combien cet usage est enraciné, et combien il serait téméraire de vouloir y renoncer; quel bruit ne ferait-on pas au Casino, si je venais à y manquer! Mais pour toi, tu ne t'inquiètes pas de ce que je dois faire, dans la circonstance critique où je me trouve pour m'assurer la faveur du public; depuis que le philanthrope président a été ici, notre imbécile de conseil est aussi possédé de ces idées absurdes: tu sais à quel point il s'est mis en tête qu'une ville de 3000 âmes doit avoir une seconde pharmacie; que l'on n'ait pas abandonné cette idée, c'est ce dont je suis certain. Suppose que telle chose arrive, diable! me voilà bien refait; on ne pense donc pas que les gens ici sont ridiculement bien portants, que l'air est d'une pureté désespérante et l'eau saine au-dessus de toute idée. Depuis l'année 1814, plus d'épidémie, le choléra n'approche pas, et combien, à lui seul, ne m'aurait-il pas valu? Ah! je pense encore avec douleur à toutes mes provisions gâtées, à tous les remèdes que j'ai dû payer si cher; et voilà qu'arrive un second pharmacien! Considère donc que s'il vend au-dessous de la taxe chacun courra chez lui et que je suis un homme ruiné!

(A suivre.)

La livraison de juin de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants: I. Maine de Biran dans sa famille, par M. Ernest Naville. — II. Les intérêts matériels et leurs dangers, par M. Henri Brocher. (Deuxième article.) — III. Le scepticisme de la critique littéraire, par M. Eugène Rambert. (Second et dernier article.) — IV. Oui et non. Nouvelle, de Miss Knatchbull-Hugessen. — V. Variétés. — Le prince de Condé, par M. A. de Circourt. — VI. Chronique. — VII. Causeries parisiennes. — BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. — Histoire du peuple de Genève, depuis la réformation jusqu'à l'Escalade, par Amédée Roget. — Chansons de Louis-Valentin Cuénin.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.